

LE PAYS DE FRANCE

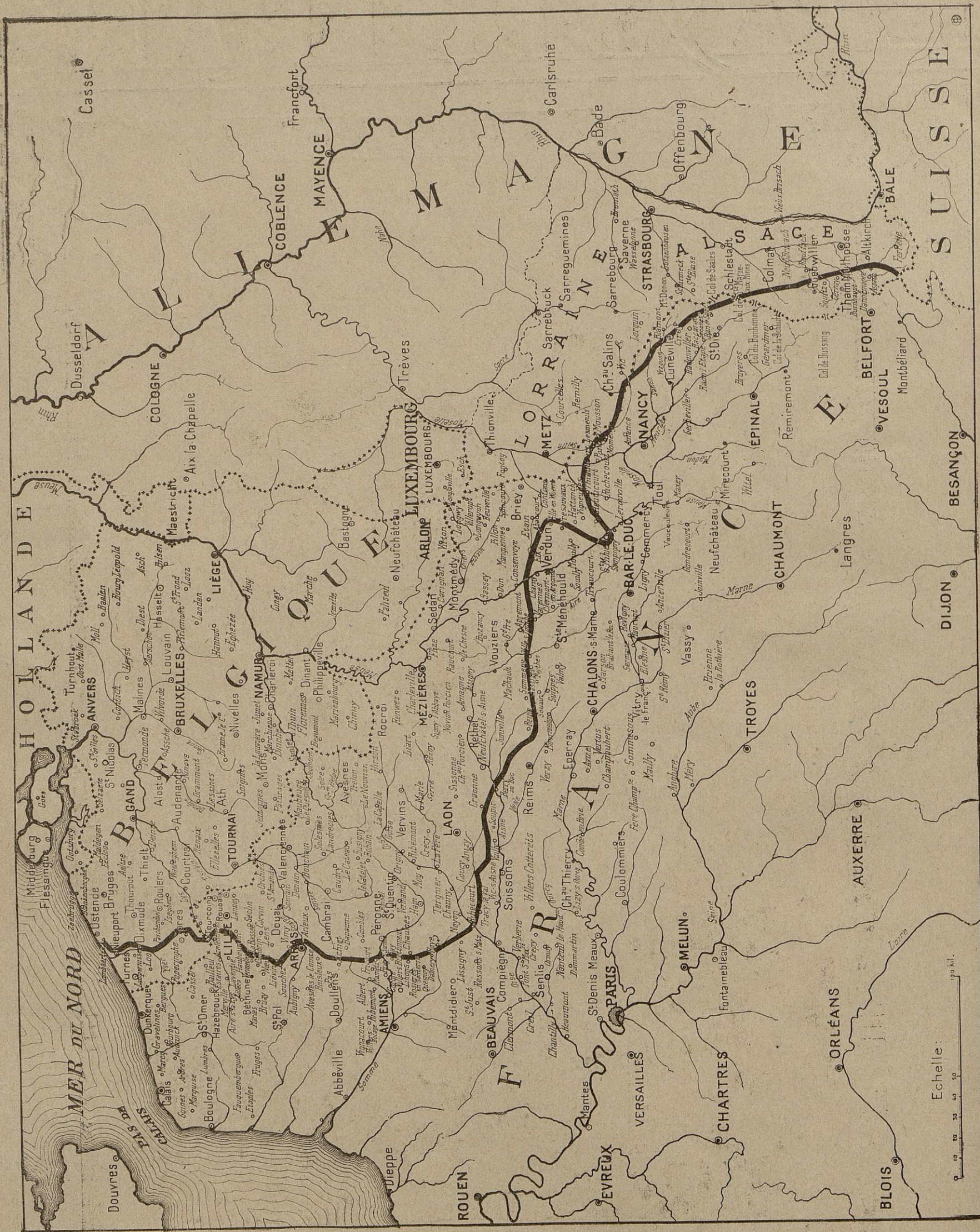


GEORGE V EN FRANCE

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6,
boulevard Poissonnier
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914



LE FRONT OCCIDENTAL

Position des armées alliées, le 10 décembre.

LE VISAGE DE LA FRANCE



OUVRONS les yeux ! Nous allons voir un des plus beaux spectacles qui puissent être offerts à l'homme : la liberté de s'aimer et de se le dire va être rendue à deux fractions d'un même peuple, séparées depuis de longues années.

Le pays de France, tel que les siècles l'avaient fait, n'existait plus dans l'harmonieux équilibre de ses horizons ni dans le concert glorieux de ses dialectes, parce que le barbare *Faustrecht*, qui est le droit du poing ou de la force, lui avait infligé une mutilation. Certes, ce qu'il restait de la patrie était bien beau, et ce n'est pas ici que l'on en pourrait douter : ce journal a été fondé, justement, pour en décrire et en exalter les merveilles !... Mais la nation n'en avait pas moins perdu l'une de ses plus belles parures — la plus belle, même puisqu'elle ne l'avait plus — et elle ne cessait d'y penser.

Le malheur, en effet, lui avait rendu la suprême vertu du souvenir. Au lieu de se soumettre, comme avait fait le sinistre François-Joseph, vaincu par le même ennemi que nous et honteusement empressé à signer le revers, elle voyait toujours, au delà des cimes des Vosges, pointer les hauts sapins de la terre perdue. Elle regardait avec une tendresse fidèle, à travers les cols béants et dans le brouillard léger des paysages alsaciens, se mouvoir les silhouettes familières à nos cœurs, et les jupes courtes, et les vestes bariolées, et les bonnets de fourrure, et les grands nœuds de ruban noir jetés sur des cheveux blonds.

Cela aussi, c'était du pays de France, comme ces collines ondulées de Lorraine qui semblent véritablement s'échelonner à nos limites, ainsi que les marches de la frontière, — et pourtant cela n'était plus en France !...

Eh bien, regardez : cela revient à nous. C'est à portée de la main.

Les distances se rapprochent ; les montagnes s'abaissent ; les cols s'élargissent et se nivellent avec la plaine. Déjà nous avons pénétré dans la terre promise et mené, le plus doucement que nous avons pu, le bon combat, afin de ne point offenser, par une violence inutile, ces maisons, ces arbres, tous ces monuments et toute cette nature qui ont gardé la mémoire de nos visages et l'écho de notre parler.

La Haute-Alsace a vu nos soldats revenir, à la fois bien armés et joyeux. Combien cela lui a paru différent des autres soldats, de ceux qui s'en vont !... Certes, il y a des coups de feu ; le canon tonne, les mitrailleuses ricanent, les fusils cinglent l'air de leurs balles aiguës, et l'on voit sauter des ponts, des maisons s'écrouler et des tranchées déchirer le sol pour abriter les combattants ; mais de notre part, tout au moins, l'offensive est légère, et la conquête incline à la caresse. On sourit au terrain que l'on gagne.

Jusqu'aux herbes qui nous reconnaissent ! Jusqu'aux oiseaux qui nous accueillent !

Les soldats allemands que nous avons devant nous font une défense honorable, et se retirent peu à peu. Ils sont âgés. Ce sont des hommes de landwehr et même

de landsturm. Ils se battent « à la papa ». Nous les repoussons sans leur faire trop de mal. C'est l'intérêt de l'Alsace qui veut cela.

Malheureusement, il y a les « immigrés » : la race odieuse des profiteurs qui sont venus d'Allemagne, où ils vivaient mal, pour exploiter le bon pays conquis par leur kaiser et pour y vivre mieux. Ceux-là espionnent leurs voisins, les dénoncent et luttent par tous les moyens pour garder leur pitance. Mais ce n'est qu'une vermine à détruire, et maintenant qu'on la connaît, on y pourvoit.

Ainsi remonte, de Belfort à Thann, tout d'abord ; ainsi remontera infailliblement vers Mulhouse, Colmar, et Strasbourg, et Bitche, et la Lorraine, le flot tranquille et sûr de la force française, douce aux faibles, heureuse du bonheur qu'elle assure, et fidèle aux amis qui se donnent.

Ainsi se reformera, jour par jour, entre la semaine où nous sommes et le printemps qui vient, l'antique domaine où jadis une plaie saignante s'était ouverte au flanc du pays.

C'est cela que nous allons voir. C'est cela qui élargit et qui ennoblit encore l'œuvre où nous avons voulu nous attacher ici.

Il ne s'agit plus, touristes heureux de France qui nous lisiez naguère, de vous signaler maintenant les beautés trop souvent insoupçonnées de nos provinces, ni de vous conduire à des gouffres pathétiques, ni de vous montrer des bocages épais, où les rivières giboyeuses font un lacs d'eau sous des voûtes de verdure... Il y a eu trop de bombardements et trop d'incendies ; il y a maintenant trop de ruines éparses aux frontières françaises et jusqu'aux approches de la capitale, pour qu'on puisse songer à dresser le catalogue du grand musée rempli de chefs-d'œuvre qu'étale notre pays sous la belle lumière de notre ciel...

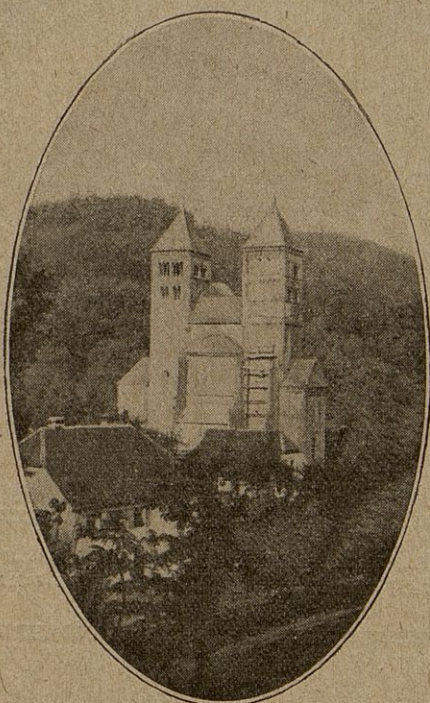
C'est la plus grande France qui s'élabore en ce moment, parmi le sang et les larmes, de même que la paix du monde va naître des extrêmes fureurs de la guerre.

C'est elle, c'est la Patrie refaite, la Patrie ayant recouvré tous ses fils, de qui le noble et radieux visage va nous apparaître du côté de l'orient.

Regardez-la déjà sourire, dans ces vieilles maisons aux toits à quatre pans qui dressent leurs silhouettes vénérables et charmantes dans la première ville où se soient installés, en pantalon rouge et en capote bleue, des instituteurs français pour les petits Alsaciens !

Reconnaissez-la dans ces abbayes qui détachent leurs tours vieillottes auprès des fermes, dans un encadrement de montagnes feuillues.

Terre qui étais nôtre et qui le redeviens ; pays des grands soldats qui furent la gloire de nos armées et qui ont semé de statues de bronze à leur effigie toutes les places publiques de la monarchie, de l'empire et de la République ; Alsace et Lorraine, morceaux de la France, provinces inoubliées, qui ayant eu plus de souffrance méritez d'avoir désormais plus de joies et d'être mieux aimées, — le Pays de France vous salue !

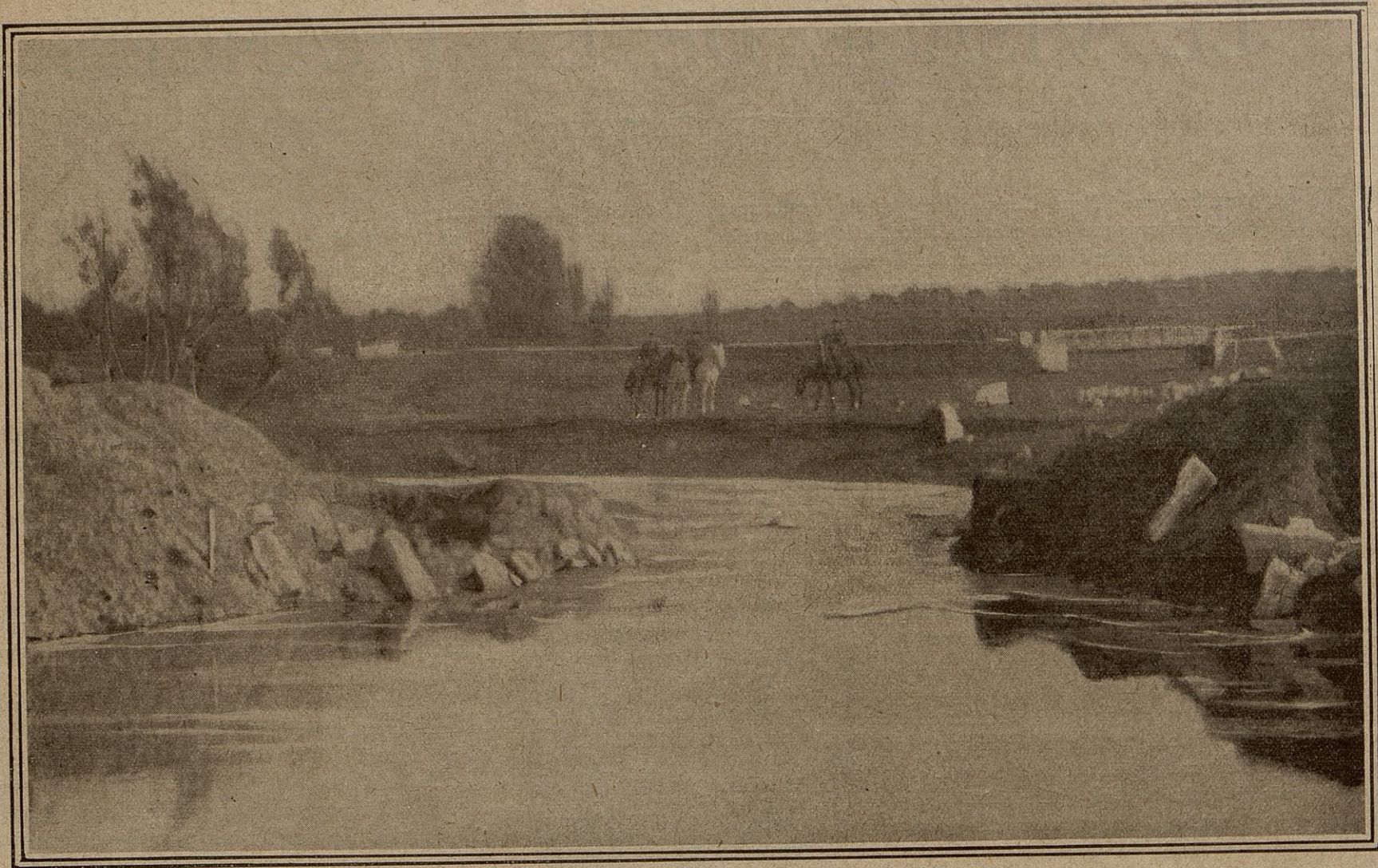


L'abbaye de Murbach

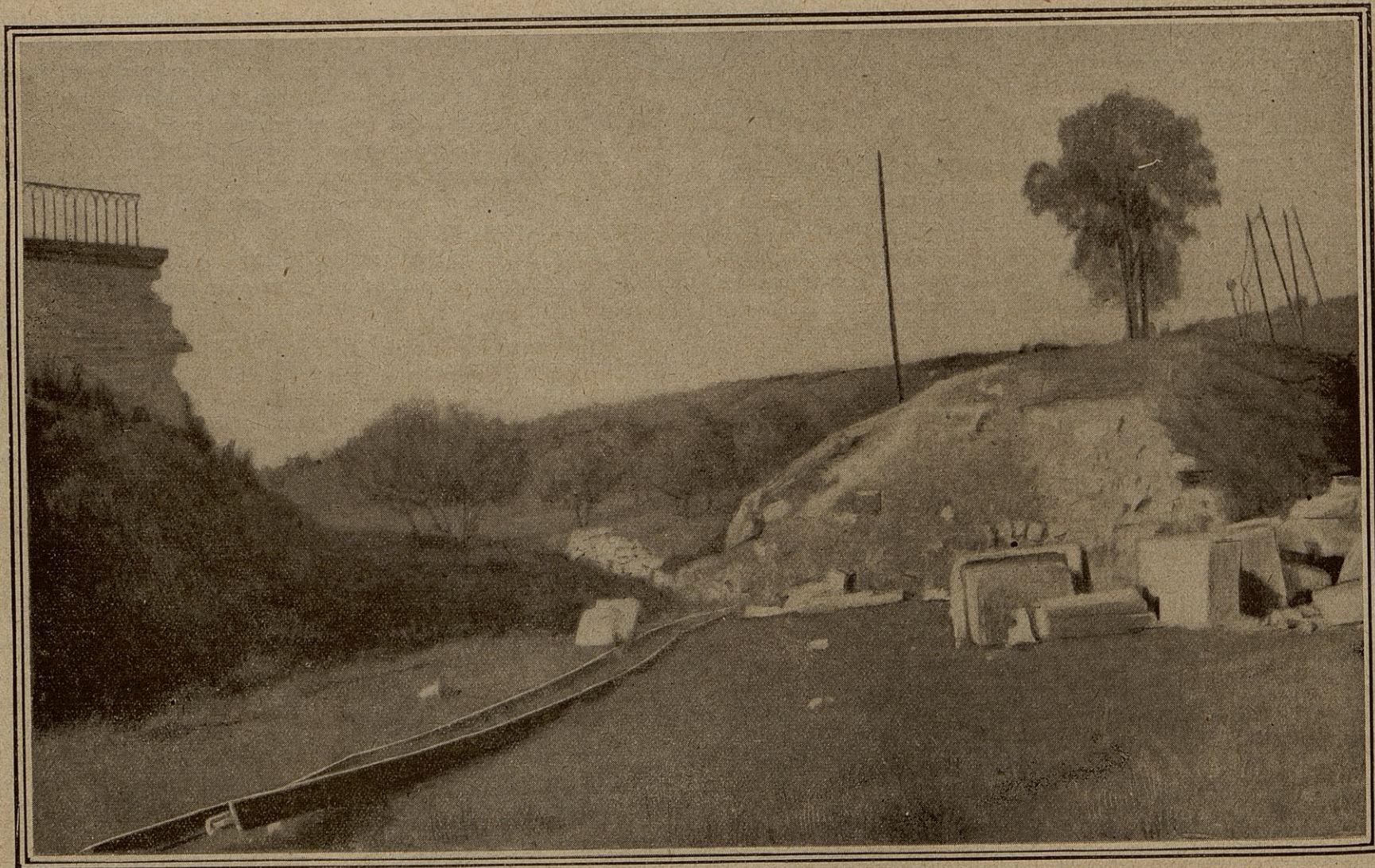


Vieilles maisons alsaciennes aux environs de Thann.

LES PAYSAGES DE FRANCE



La guerre a beau passer et détruire l'immortelle beauté de la nature transparaît à travers les ruines. Le pont de la Neuville que le génie militaire a détruit, lors de la retraite sur la Marne, laisse voir aujourd'hui un gracieux paysage.

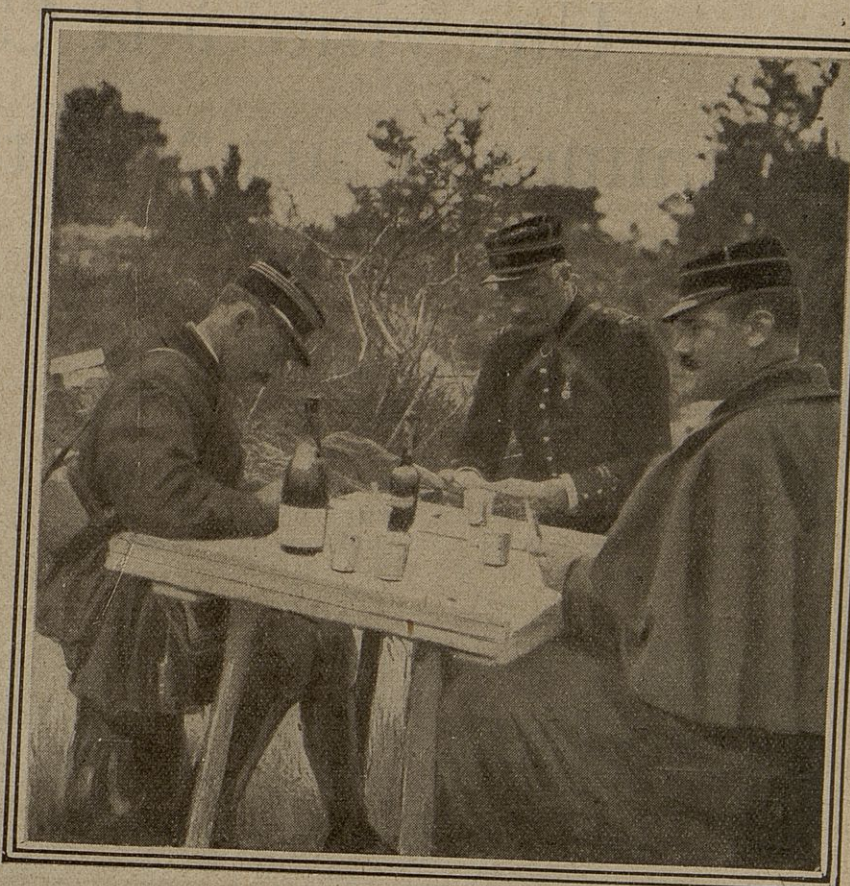


Et cet autre pont de la ligne de chemin de fer, détruit dans la même région, découvre une pente semée de pommiers comme un clos de Normandie ou du Perche, par la brèche du talus.

ENTRE DEUX RAFALES DE 75



A l'abri d'une tranchée, trois officiers d'artillerie profitent d'une accalmie pour déjeuner autour d'une table, « comme chez eux ».



Ceux-ci, ayant achevé leur repas, ont encore le temps de relire les dernières lettres reçues des êtres aimés, et d'écrire à leur tour...



M. le Président de la République a multiplié, ces derniers temps, les visites aux troupes combattantes, et ces visites, il les a faites le plus simplement possible. Voici M. Poincaré, accompagné par un officier d'état-major, passant devant un peloton de chasseurs qui lui rend les honneurs.

Une visite à la Cité des Berceaux aux femmes et aux "petits" de ceux qui se battent



Il y a un crime dont nos soldats ne prendront pas la revanche lorsque, les lignes du Rhin et les frontières belges franchies, les nôtres entreront en territoire allemand : l'enfant de leur ennemi leur demeurera sacré. Question d'âme.

On a senti cela, le dimanche de la mobilisation, lorsqu'un invisible clairon appelait tous les hommes au drapeau.

Leur vie ? Ils en faisaient bon marché. Mais un homme, surtout un

qu'on lui sauve l'existence du blessé tombé sur le front de bataille, il est pour le moins aussi nécessaire de garder à la France ces chères vies d'enfants qui nous viennent pour réparer les brèches de la mort, et qui, dans leurs petites mains crispées, rapportent les espérances de la race.

A Paris, cette Croix-Rouge des nouveau-nés s'appelle : « l'Œuvre nouvelle des Crèches parisiennes ». Elle est apparue le matin même de la



Les nouveaux hôtes de l'Hôtel Colombia.



Un dortoir du Refuge d'attente, rue de Châteaudun.

travailleur qui part, ce n'est pas « une vie » qu'il expose : c'est souvent trois ; — à supposer qu'il ne laisse pas derrière soi des petits qui se cachent dans les jupes de leur mère, mais seulement « l'attendu » qu'elle porte dans son tablier.

Ceux qui avaient pu remettre dans les mains de leurs pauvres femmes un livret de mariage se disaient :

— Bien sûr, la Patrie prendra soin de ma femme et de mon cher petit !

Mais que pouvaient-ils penser, tous ces irréguliers de la grande ville, qui n'ont jamais eu le temps de passer par les mairies ni par les églises, qui ont commencé leur roman par la fin, qui aiment tout de même, et qui, brusquement, se sont trouvés placés par le devoir d'aujourd'hui en face des responsabilités d'hier trop longtemps négligées ?

Evidemment, ils savaient, tout en gros, qu'il y a l'Assistance publique, dont il faudra que tout le monde dise du bien à la fin de la guerre, les chauds comme les tièdes, quand on aura fini de toucher du doigt l'effort qu'elle soutient. De même, pour relever et soigner les blessés, nous avons les services sanitaires. Qui pourtant oserait dire : « Ils auraient suffi à toute la tâche, sans que la chère Croix-Rouge et le dévouement privé vinsent à leur secours » ?

Or, nous vivons dans un temps où, s'il est indispensable à la Patrie

mobilisation. Sur l'heure elle est allée trouver ceux que, en temps de paix, l'on appelle les heureux de ce monde. Elle leur a dit :

— Pour l'amour des fils que vous donnez en ce moment à la Patrie, pour la protection de ceux que vous aimez et qui se battent, ouvrez-nous les portes de vos maisons et de vos hôtels. Nous voulons y installer les femmes de nos frères pauvres qui, à cette heure, cherchent une crèche pour y mettre au monde des Enfants Jésus.

Les visages, les cœurs, les portes des maisons, les larges fenêtres se sont ouvertes avec des sourires.

Nous avons visité, 34, rue de Châteaudun, une de ces cellules de vie. Dans le décor somptueux d'une demeure réservée aux privilégiés, j'ai vu des femmes paisibles, que de la tendresse féminine encadrait, soutenait, des femmes dont on avait tari les larmes, réconforté les inquiétudes. Entre des lits blancs et les salles communes où on leur donne avec abondance la nourriture matérielle et l'autre, elles occupaient leurs loisirs à travailler, d'abord pour les enfants attendus, puis pour nos soldats. Tout était disposé afin d'éveiller, chez ces femmes, le sentiment de la dignité de leur état, de leur mission maternelle.

On m'a dit :

— Ces femmes-là, nous les accueillons presque toutes dans leur septième mois. Nous les gardons



A table dans le Royaume de Lilliput.

jusqu'à la minute où les sages-femmes que l'Assistance publique veut bien nous attacher nous déclarent :

— Vite, une automobile ! Voilà une de nos pensionnaires qu'il faut conduire à la Maternité.

J'aurais voulu prêter ici mes yeux aux absents qui, dans le camp, dans la tranchée comptent sur leurs doigts et qui se disent avec tourment :

— « Son » moment approche... Que va-t-elle devenir sans moi, la pauvre femme ?

Quelle lumière aurait passé dans ces regards angoissés si nos vaillants inquiets avaient pu voir celles qu'ils aiment entourées de tant de soins, de propreté merveilleuse, de délicatesses que, jamais sans doute, elles n'auraient eu l'occasion de les connaître si la Patrie ne s'était découvert des devoirs exceptionnels envers les femmes de ceux qui servent dans les périls de la guerre.

L'Œuvre des Crèches mène ces heureuses pensionnaires au seuil de la Maternité. Elle vient les y chercher quand l'enfant qu'elles portaient dans leurs ceintures est passé dans leurs bras et colle maintenant des lèvres avides au sein maternel.

Seize, avenue Kléber, nous sommes entré dans une de ces bonnes ruches. Il y a trois mois cela s'appelait l'Hôtel Colombia. C'était une agréable maison de séjour, où s'installaient des étrangers qui voulaient jouir du voisinage du Bois de Boulogne. Aujourd'hui, du haut en bas de ses cinq étages, cette maison est pleine de lits blancs, de berceaux de jeunes mères qui pressent contre leur cœur un enfant nouveau-né.

Tous les raffinements que l'hygiène moderne a inventés pour élever les enfants délicats des riches sont ici prodigués aux enfants de nos vaillants faubourgs. Aussi on dirait moins une pouponnière qu'un concours de bébés désireux de gagner les primes offertes à la propreté, à la santé et à la bonne humeur.

Pendant un grand mois, cet asile de paix et de convalescence accueille, restaure, arme de force et de courage la mère et son petit. Et ce n'est pas tout. L'Œuvre nouvelle des Crèches parisiennes rêve de prolonger plus longtemps encore, — qui sait ? jusqu'à la fin de la guerre, — la maternelle assistance dont elle vient de jeter les bases.

Quelques tours de roues nous conduisent cette fois 121, rue de Franqueville, aux portes mêmes du Bois, au Refuge Serge. Nous voyons là d'autres lits blancs, d'autres berceaux. Les mères des bébés plus délicats sont installées pour une nouvelle et longue étape, pour des soins tels que l'on en pourrait souhaiter aux jeunes accouchées qu'on a le moyen de dorloter jusqu'à la totale restauration de leurs forces.

Le miracle de cet effort si fraternel c'est qu'il s'adresse aux âmes autant qu'à la chair dolente. Celles qui ont imaginé d'organiser ce cycle de paradis sont vraiment entrées dans l'âme de ces femmes qu'elles voulaient soutenir dans leur épreuve. Elles se sont dit :

— Il ne faut pas qu'une pauvre mère de famille qui entre chez nous demeure torturée dans son lit d'accouchée par la pensée qu'elle ne sait pas ce que deviennent les enfants qu'elle a laissés à la maison.

Alors on a décidé de couronner tout ce bel échafaudage d'affectueuse assistance par une organisation dernière qui a toute la grâce d'un vrai sourire.

On nous a conduit 125, rue de la Pompe, dans un joli hôtel adossé à des arbres. Nous avons aperçu là, assis sur des chaises lilliputiennes, devant des tables naines, une armée de petits personnages de un à cinq ans. Ils dirigeaient avec sécurité, vers des bouches formidablement ouvertes, des cuillers presque aussi importantes qu'eux. Cela vous avait la gaieté d'une cage d'oiseaux à l'heure de la becquée. De charmantes jeunes femmes s'empresaient autour de ces échappés du nid. Un jardin s'ouvrait derrière l'hôtel. On sentait que tout à l'heure ces petits allaient s'y ébattre et rire. Au-dessus, jusqu'au toit, s'alignaient les couchettes où toute cette marmaille dort en attendant l'heure où, la mère guérie, le père revenu du champ de bataille, pourront rallumer le foyer momentanément éteint.

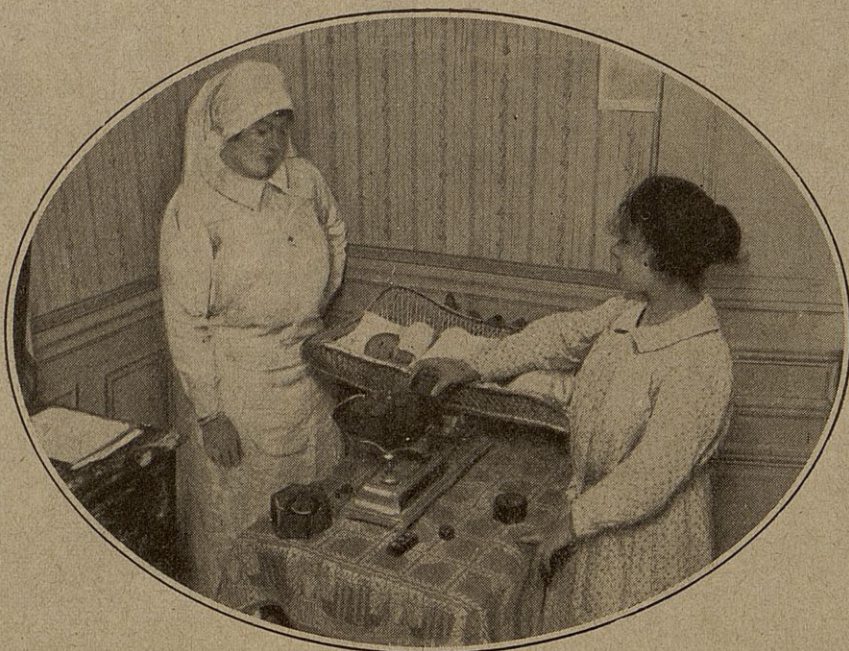
A l'heure actuelle, l'Œuvre nouvelle des Crèches parisiennes borde, chaque soir, 651 lits et berceaux. Elle manque de berceaux et de lits. Elle manque d'argent. A ceux qui, avec elle, croient que sauver l'enfant pour la famille et pour le pays, c'est préparer la France future, elle rappelle que son siège social est 113, avenue Victor-Hugo

à Paris. Tous ceux qui iront à elle, les mains pleines d'argent, de modestes offrandes ou de dévouement, seront les bienvenus.

Certes elles sont émouvantes, les femmes et les jeunes filles qui se groupent autour de nos soldats blessés et qui leur apportent le goût de vivre avec leur sourire. Et pourtant il semble qu'elles font un don d'elles-mêmes encore plus délicat, celles qui, sur la dernière ligne de la grande bataille, viennent, comme des mères, comme des sœurs, ramasser les femmes délaissées, recueillir les enfants nouveau-nés.

Rassasiés que nous sommes de la vue de ces hôpitaux militaires et de ces ambulances où l'homme lutte contre la mort, c'est un réconfort que d'entrer dans ces asiles où l'on groupe les petits qui veulent vivre, — les petits Français, les petites Françaises de demain, qui auront à réparer les brèches de la mitraille et du canon, qui profiteront de cette France nouvelle pour laquelle nous souffrons et luttons à bout d'âme. Comment les regarder sans attendrissement, ces petits enfants qui seront les héritiers du « Grand Œuvre ». Encore est-il qu'il faut qu'ils vivent pour recueillir ces gloires de nos mains et pour en perpétuer le souvenir.

En attendant, aidons et bénissons ces femmes, ces jeunes filles d'élite qui, en ces jours où un ciel de sang pèse sur les hommes, veulent envelopper des berceuses de nouveau-nés dans une gaze rose.



La pesée du nouveau-né.

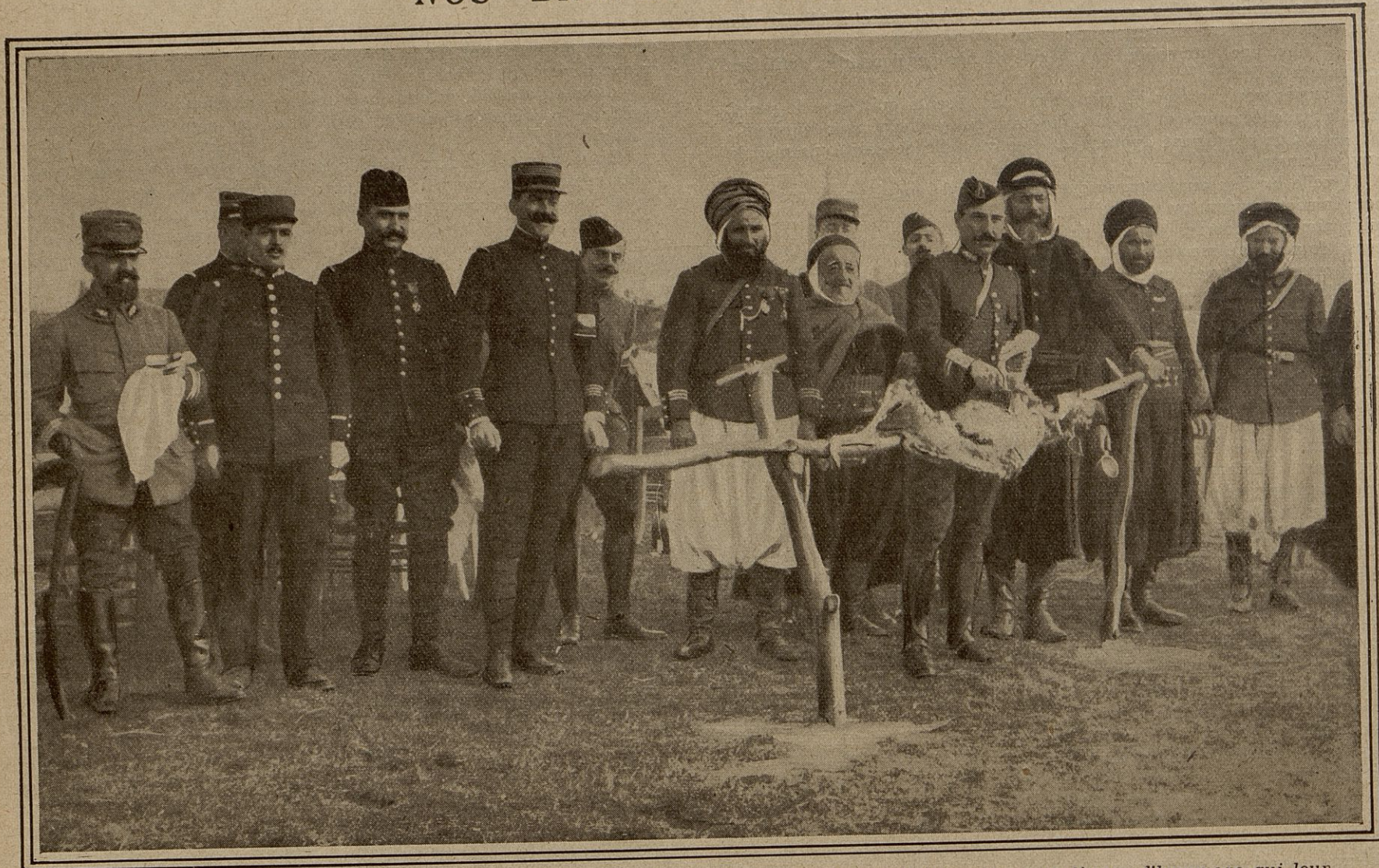


La cuisine du Refuge d'attente. — « Marie trempe ton pain... »



Le déjeuner des mères en relevailles, à l'Ouvroir Serge.

NOS BRAVES INDIGÈNES



Nos officiers offenseraient gravement ce caïd et ses coreligionnaires, s'ils n'acceptaient, le sourire aux lèvres, l'hommage qui leur est fait d'un morceau de chèvre rôtie pour apaiser leur faim.



La danse du fusil. — Deux goumiers, tenant leur arme comme une massue, dansent avec lenteur, l'un en face de l'autre, tandis que deux de leurs camarades s'entendent pour souffler dans deux courtes flûtes d'étranges modulations. Et cela se passe en Belgique !

TABLEAUX DE GUERRE



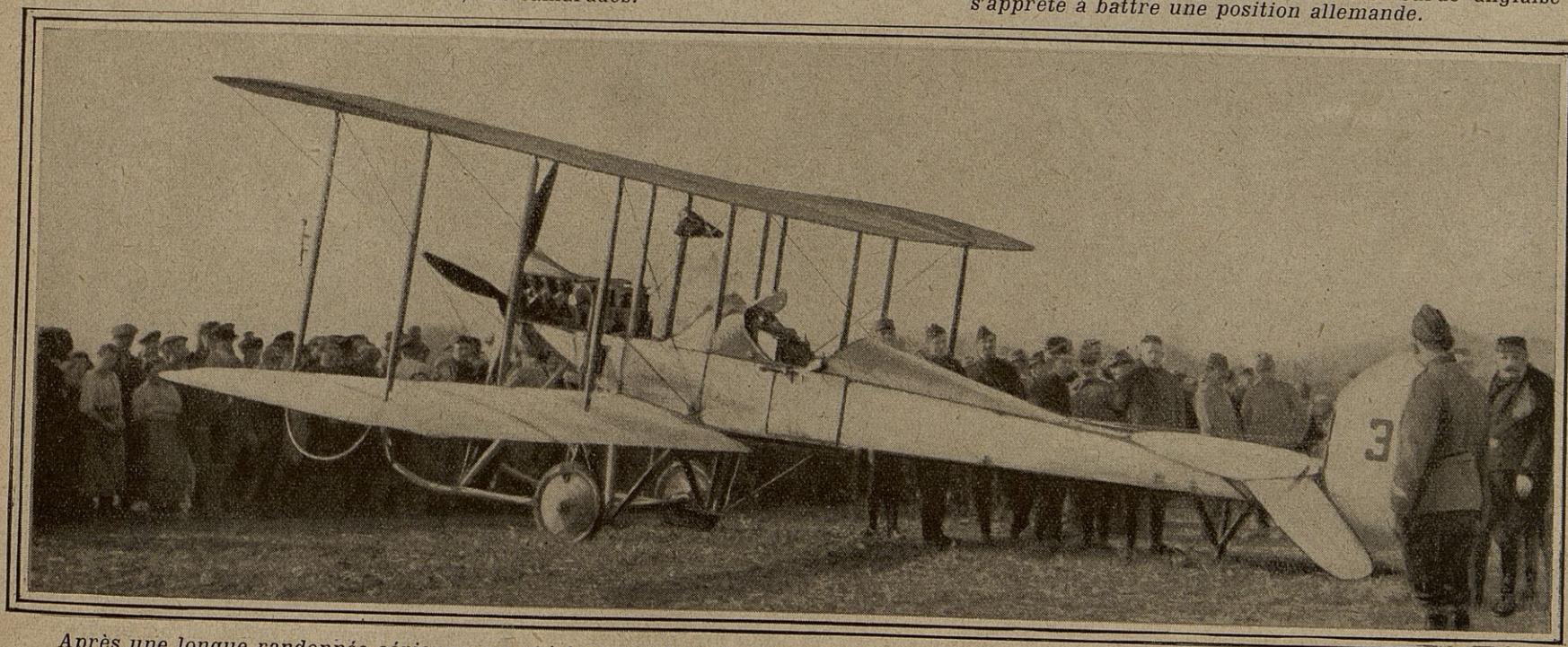
Le règlement ne perd pas ses droits et, moins encore que nos autres soldats, les indigènes au service de la France ne comprendraient pas qu'on l'oublât. Avec une discipline parfaite, ils se prêtent, près de l'ennemi, à l'inspection des armes.



Voici, au repos sur la route, un détachement de troupes anglaises qui va relever sur le front, des camarades.



Aux environs de Dixmude, une pièce d'artillerie lourde anglaise s'apprête à battre une position allemande.



Après une longue randonnée aérienne, un aviateur vient rendre compte de la mission de reconnaissance qu'il a remplie au-dessus des lignes ennemies. Et la foule s'est rangée, admirative et respectueuse, devant l'appareil.

ARRAS



L'opérateur photographe qui se trouvait à cette place, lors du dernier bombardement, fut assez audacieux et assez adroit pour « prendre » à quelques pas l'éclatement d'un obus allemand.



L'opérateur, son cliché pris, s'empessa de fuir. Puis il s'arrêta, et, d'un peu plus loin, il photographia encore le même étroit espace envahi par une épaisse fumée.

DANS UN FAUBOURG DE LILLE



Des uhlands viennent d'être surpris par une de nos patrouilles. Leurs chevaux ont été tués, et eux-mêmes faits prisonniers.



En plein bombardement. Les éclatements d'obus se succèdent sans interruption. L'incendie fait rage de différents côtés. Une épaisse fumée a envahi la rue et jette comme un voile sur toutes ces ruines.

UNE PLUIE DE FLÈCHES



Dessin de KAUFFMANN.

UN NOUVEL ENGIN DE BATAILLE

Des avions français viennent de passer au-dessus d'un régiment de dragons allemands. Les aviateurs ont lancé sur eux, à poignées, de ces fléchettes d'acier qui transpercent les hommes et les chevaux, qui affolent tous les escadrons et les forcent à la fuite.

A DIXMUDE



LA DERNIERE TRANCHEE

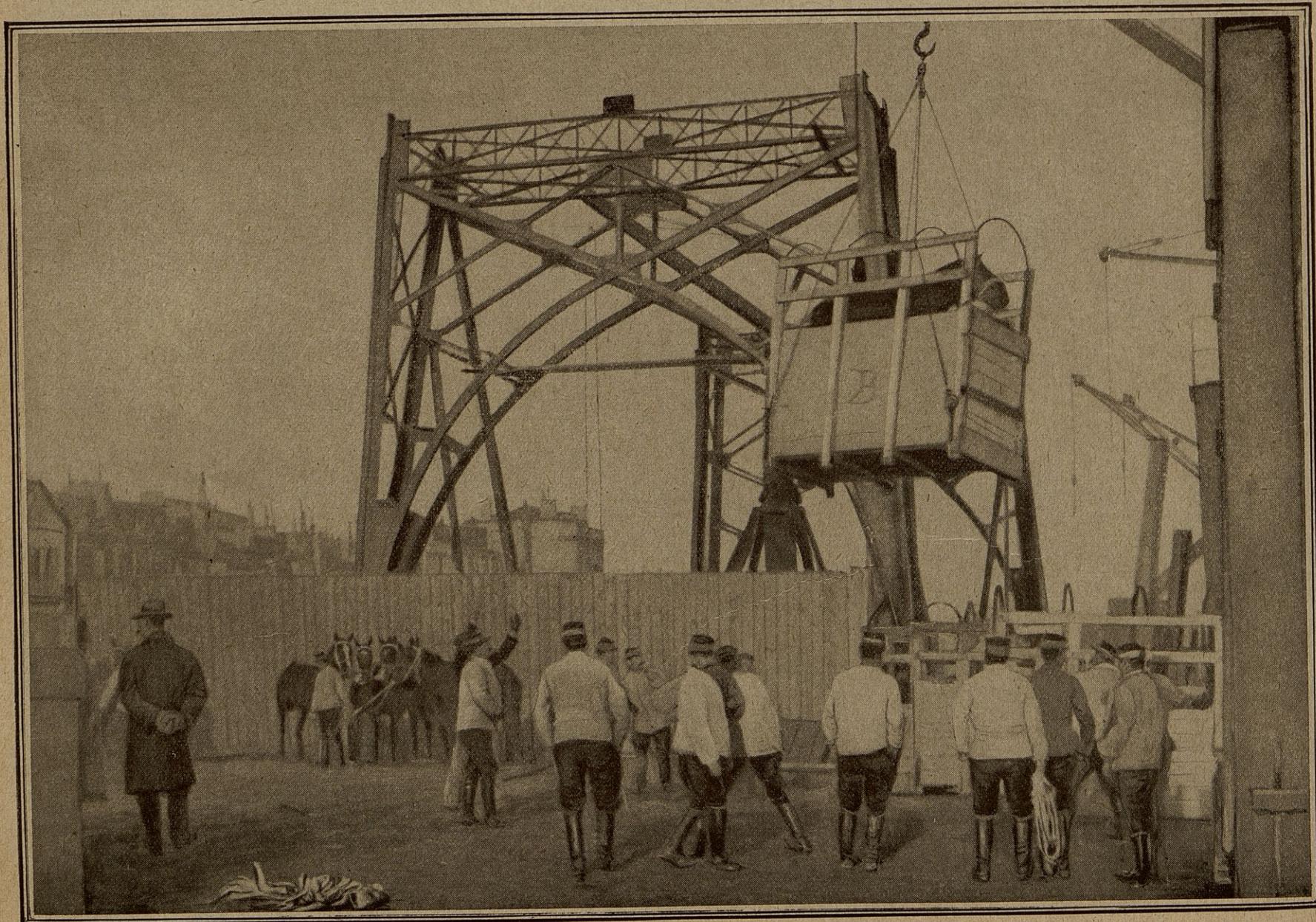
Dessin de Paul THIRIAT.

Le rôle admirable de nos fusiliers marins à Dixmude restera dans la mémoire des peuples.

A COTÉ DE LA GUERRE



Un des camps de concentration les plus curieux est celui où ont été amenés, près de Bordeaux, des enfants bohémiens, russes, gypsies, etc., que l'on s'est efforcé de soigner, d'instruire un peu... et de décrasser beaucoup.

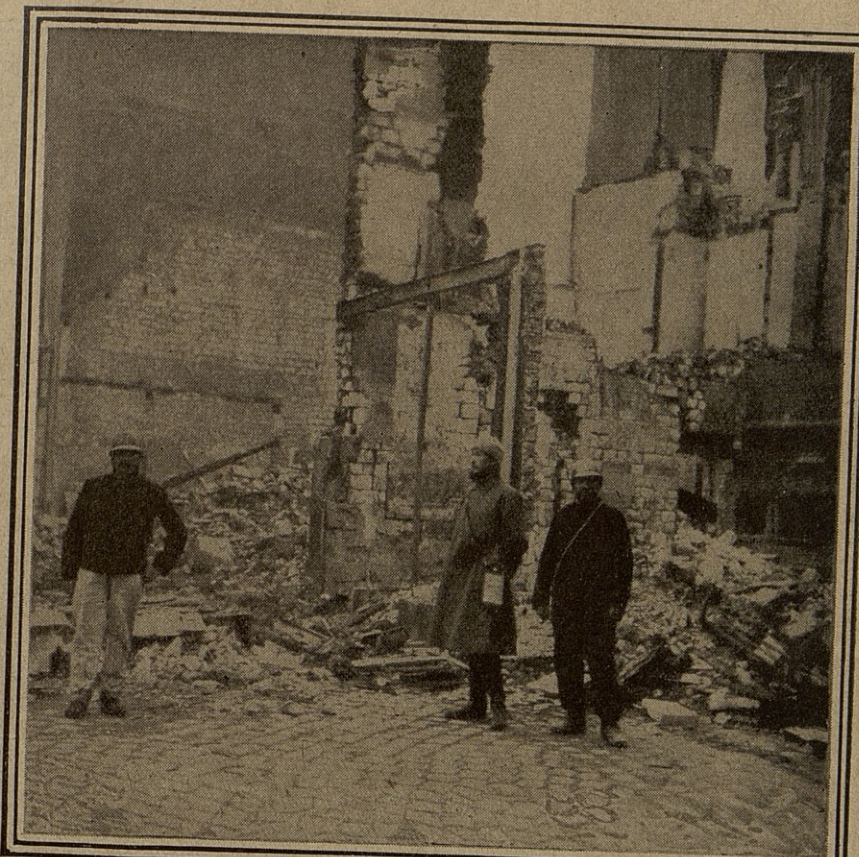


On sait qu'un grand nombre de Basques français habitent l'Amérique du Sud, où, traditionnellement, ils s'expatrient pour un temps. Fidèles à la mère patrie, ces bons Français viennent de lui faire cadeau de bons chevaux, qu'on a débarqués à Bordeaux.

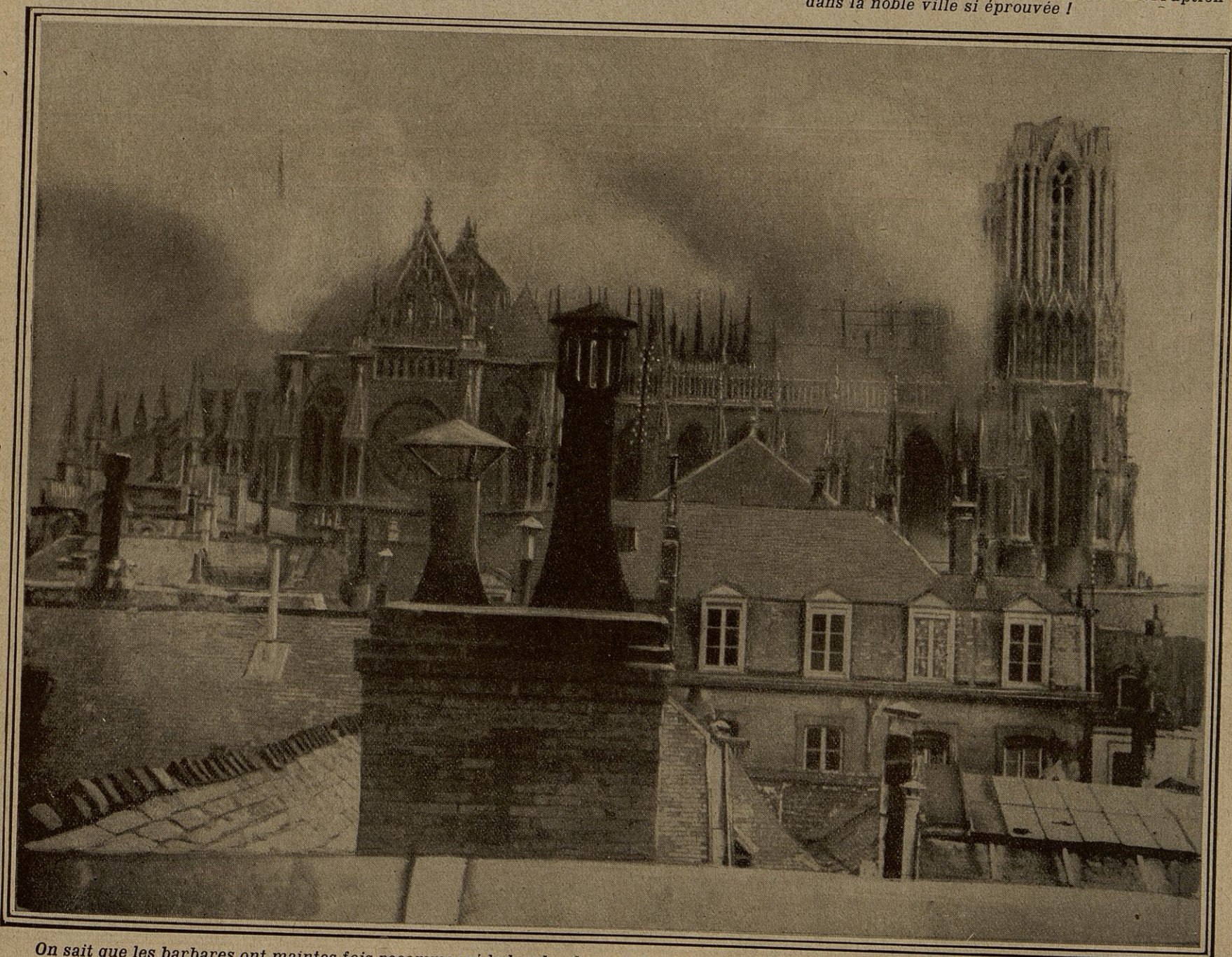
A REIMS



Ce n'est pas une sinécure, depuis près de deux mois, d'être pompier à Reims !



Les écroulements et les incendies se succèdent sans interruption dans la noble ville si éprouvée !



On sait que les barbares ont maintes fois recommencé le bombardement de la cathédrale, comme s'ils voulaient sans cesse parfaire leur œuvre de destruction d'un chef-d'œuvre. Voilà un des incendies qu'ils ont allumés.

LA GUERRE PITTORESQUE

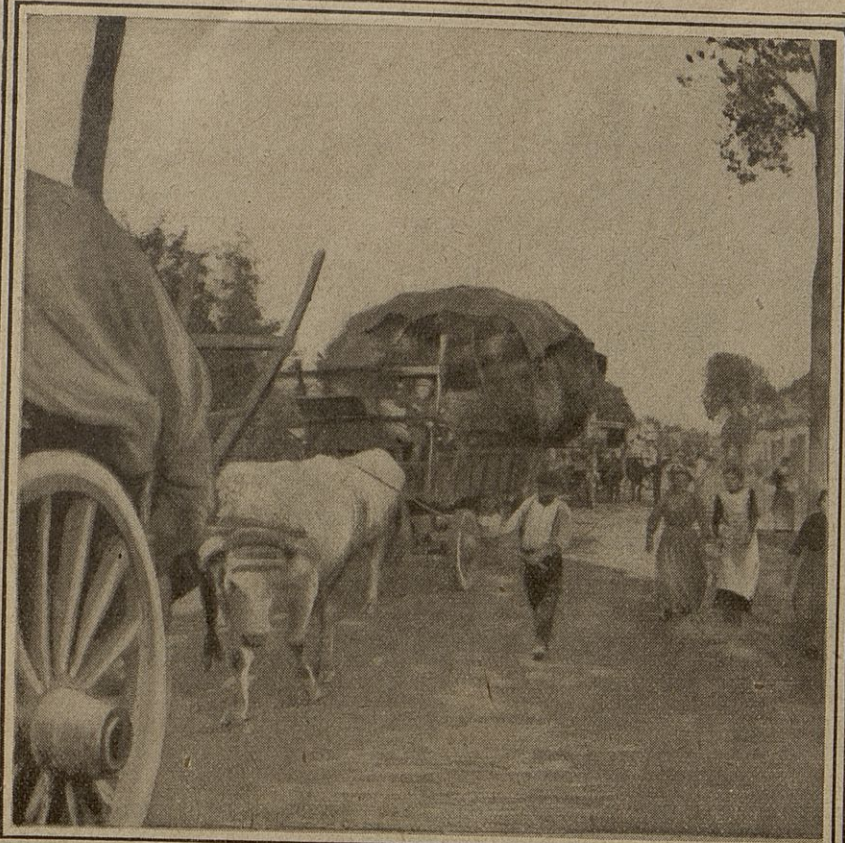


Dans les prés avoisinant le moulin de Chanvrieul, nos cavaliers ont construit, avec des moyens de fortune, des abris pour leurs chevaux. Et c'est derrière ce rideau d'arbres, auprès des broussailles, un tableau curieux et vivant.



Un autre spectacle inattendu et pittoresque : la messe dite par un aumônier militaire, dans une île de l'Aisne, près du moulin de Chanvrieul. Au moins, voilà une église que les Boches ne bombarderont pas !

EN BELGIQUE



Les habitants de Poperinghe retournent dans leur ville, qui vient d'être réoccupée par les troupes alliées.

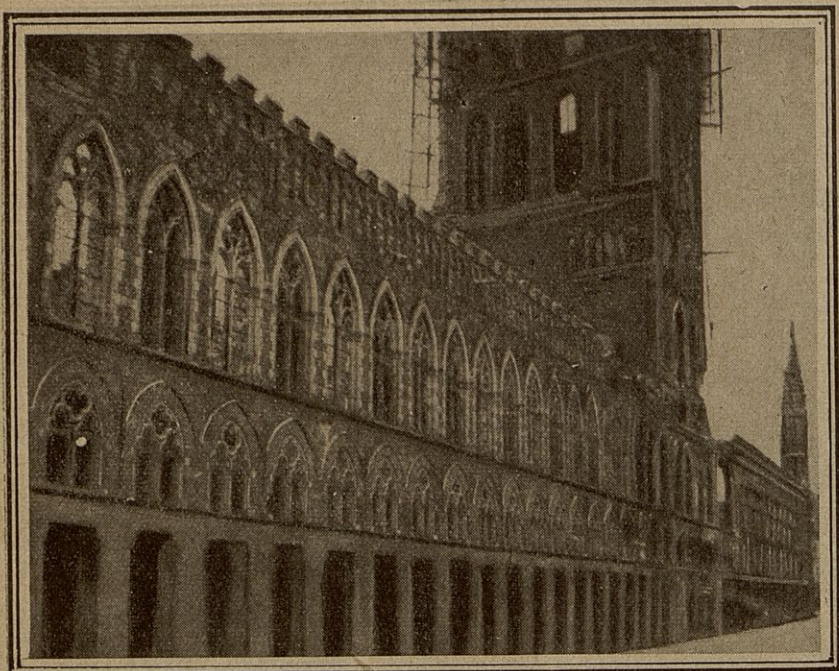


Sur la route pavée circule, à grand fracas, un convoi de pontonniers, dont les bateaux de tôle de fer vibrent au moindre cahot.

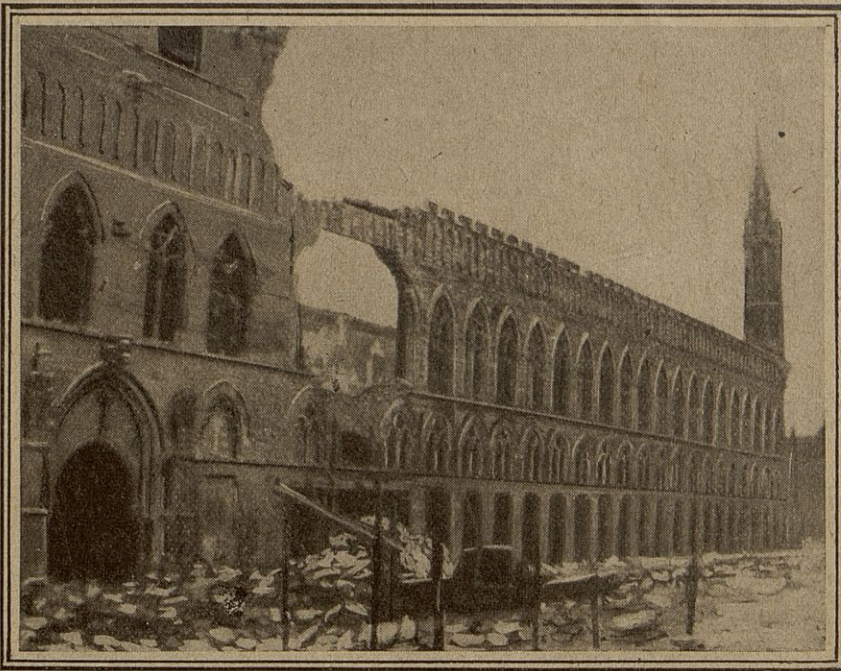


Une auto militaire vient de s'arrêter au bord de la route. Un jeune soldat photographie des troupes de seconde ligne au bivouac.

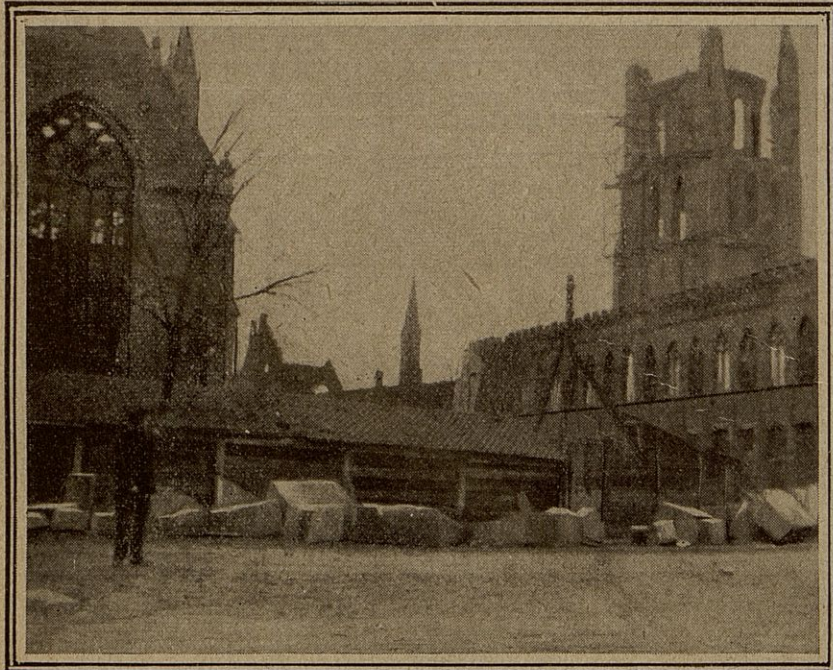
A YPRES



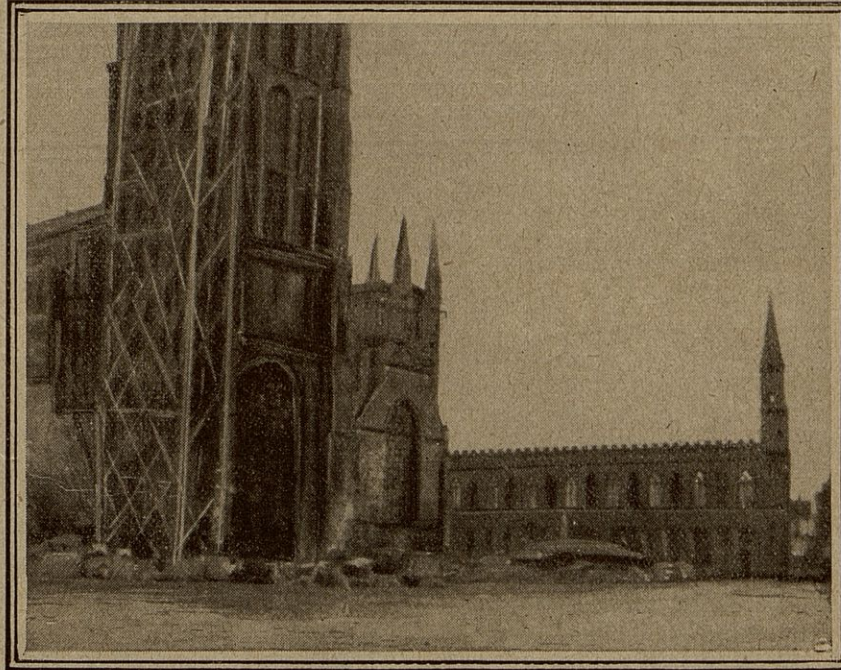
Cette immense et admirable façade de la grande Halle aux drapiers constituait, avec sa tour carrée et son beffroi, un ensemble unique.



Il y a de la fureur autant que de la stupidité barbare dans cet éventrement d'un chef-d'œuvre. Dans ce trou béant, la honte allemande a passé.



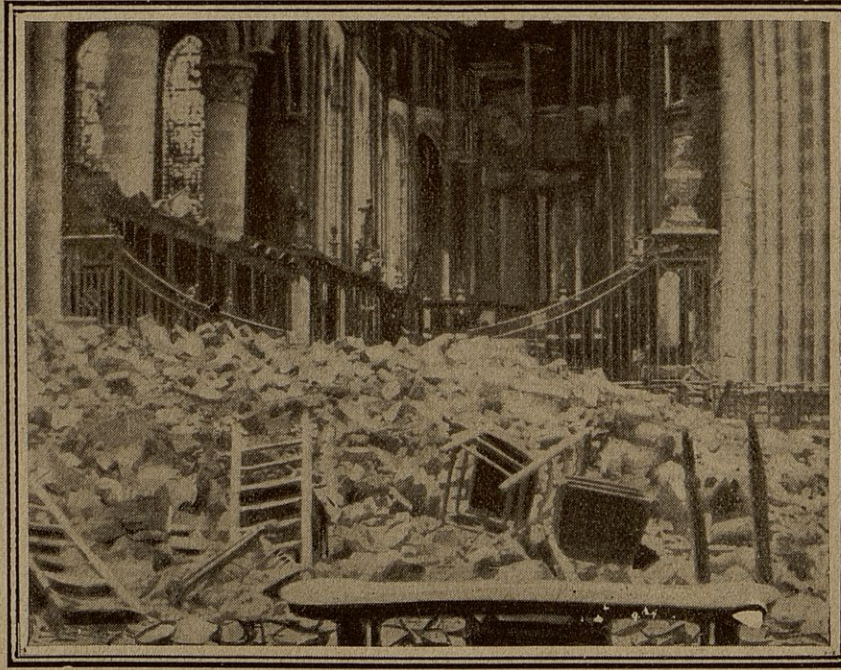
Après le bombardement, l'incendie. L'injure de l'obus est suivie de l'outrage du feu. La flamme achève ce qu'a blessé le fer.



Et maintenant la merveille, découronnée, déchirée, ruinée, se dresse au milieu de la ville comme le spectre d'un monument défunt.



Entrons ! Les salles sont devenues des cours ouvertes aux pluies du ciel, et les colonnes qui soutenaient les plafonds cloisonnés se dressent comme des stèles funèbres.



L'église Saint-Martin, à Ypres, a été bombardée, comme la Halle. Un seul obus de gros calibre, trouant le toit de la nef, a jeté au seuil du chœur cet amas de décombres.

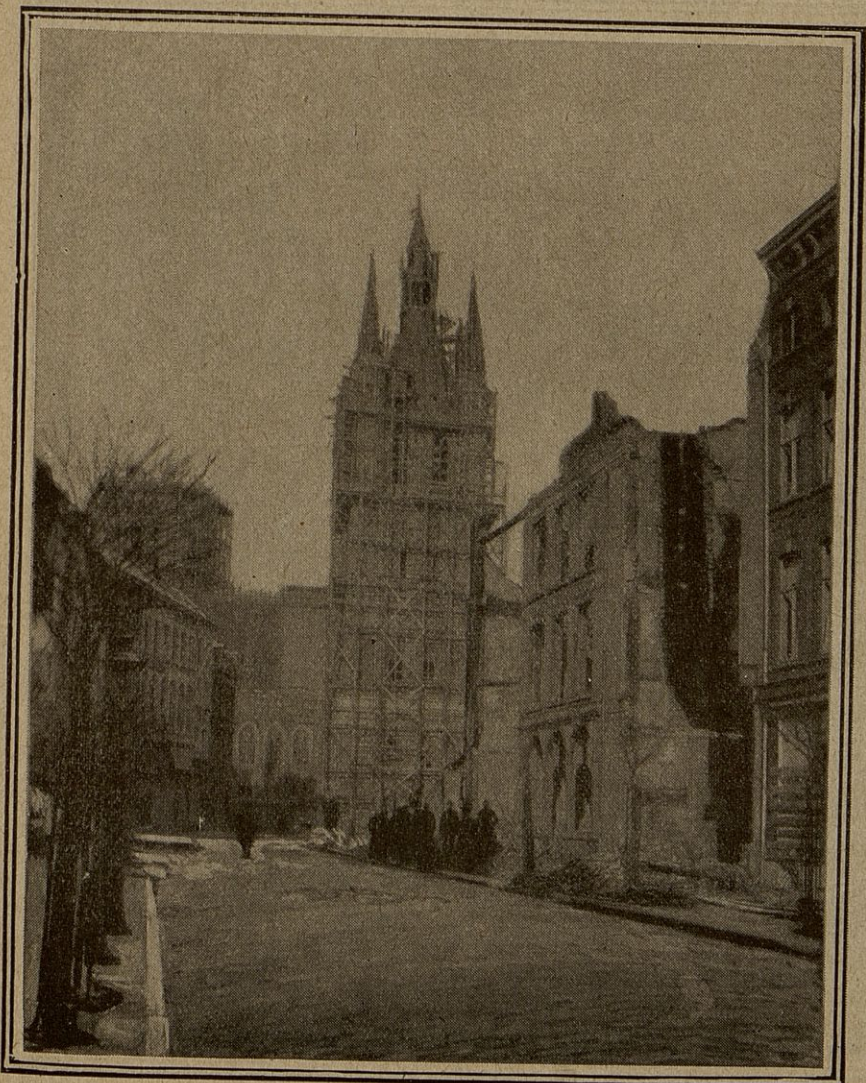
A YPRES



La Halle aux Drapiers d'Ypres, un des monuments les plus célèbres de la Belgique, a été bombardée par les Allemands.



Furieux de n'avoir pu entrer dans la ville, le kaiser a crevé à coups de canon cette façade illustre.

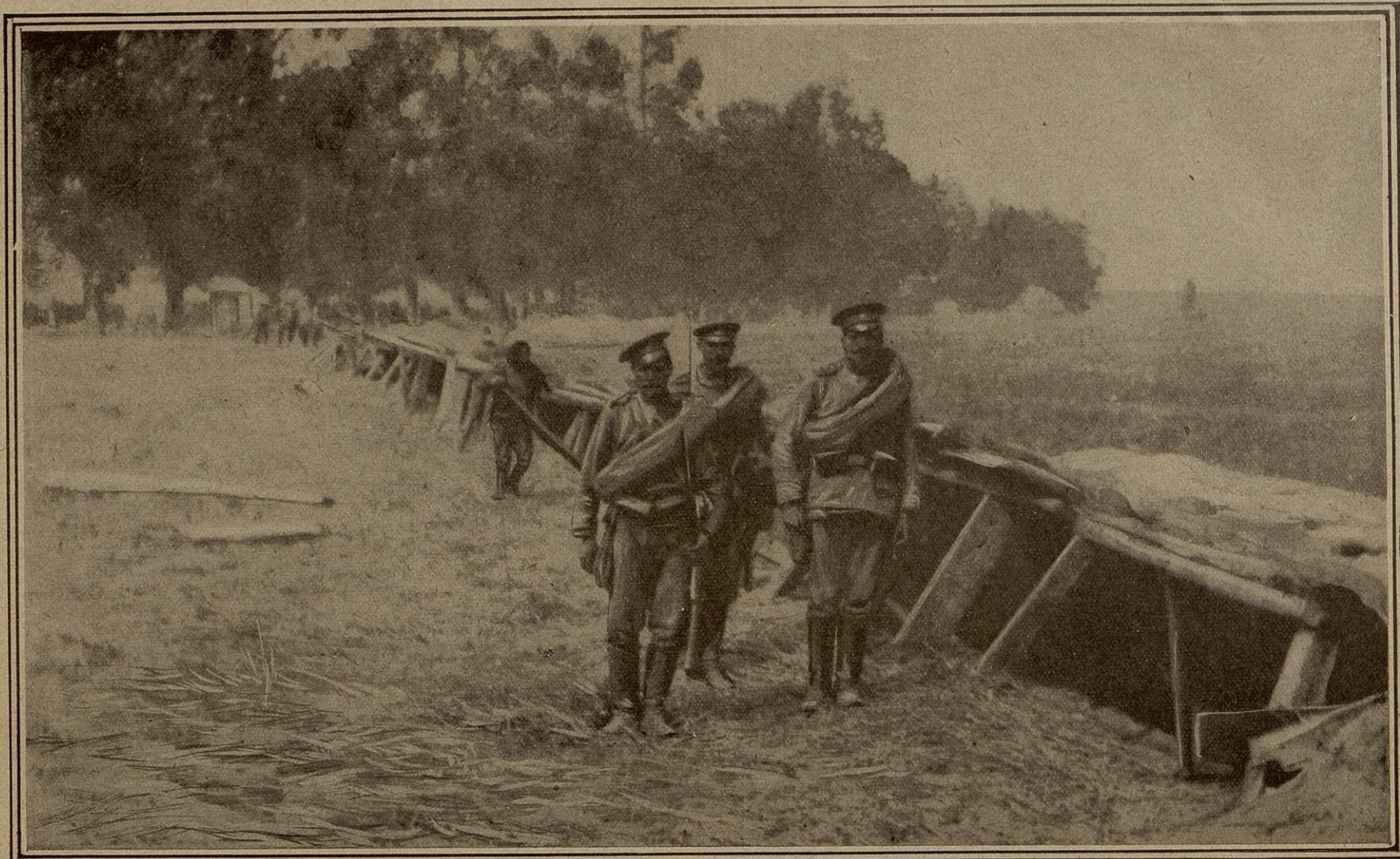


Voilà quel était encore, la veille du bombardement, l'état du beffroi des Halles, entouré de charpentes pour les réparations.

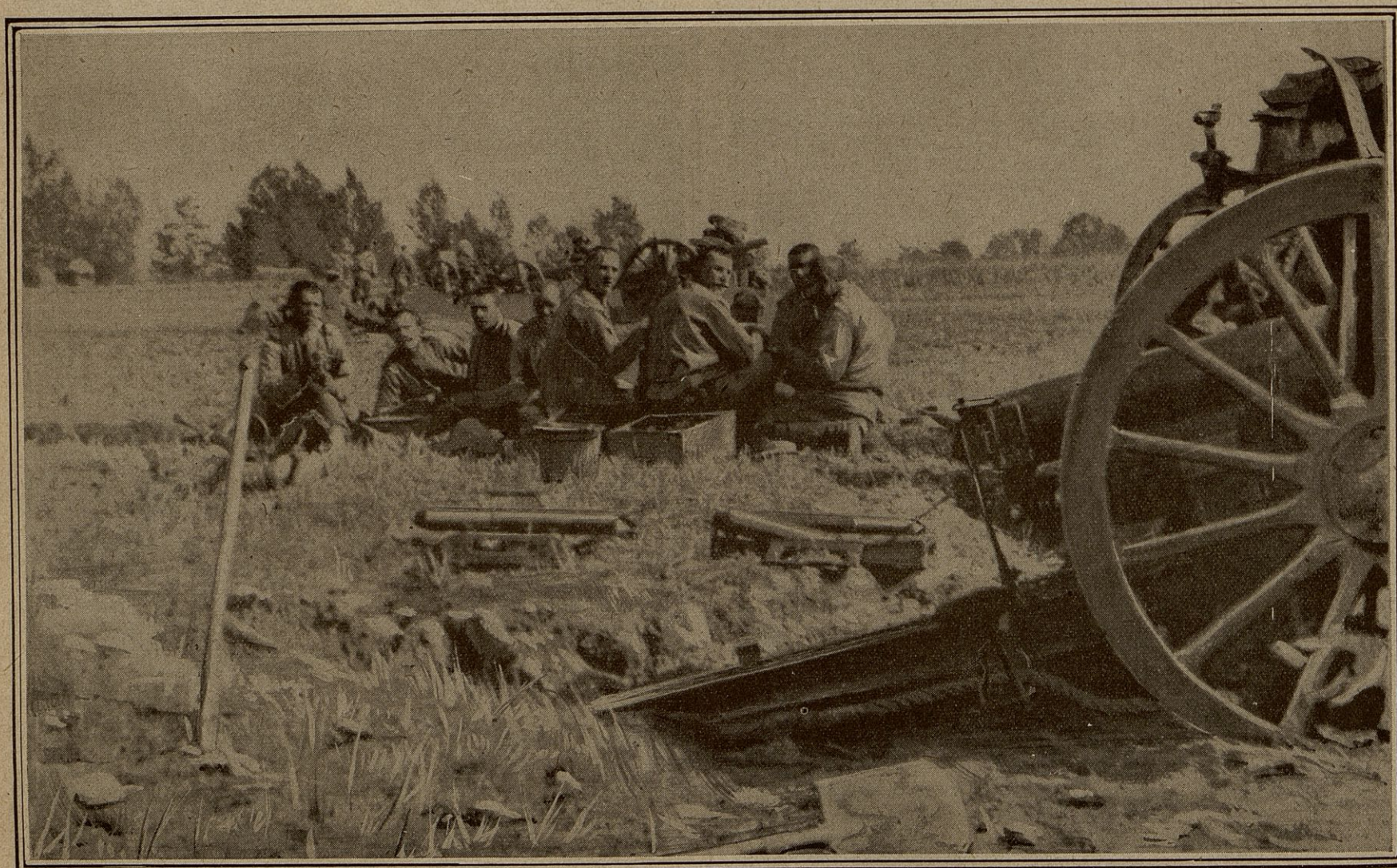


Et ce dernier cliché montre le même beffroi pendant l'incendie produit par les obus des barbares.

NOS ALLIÉS EN GALICIE

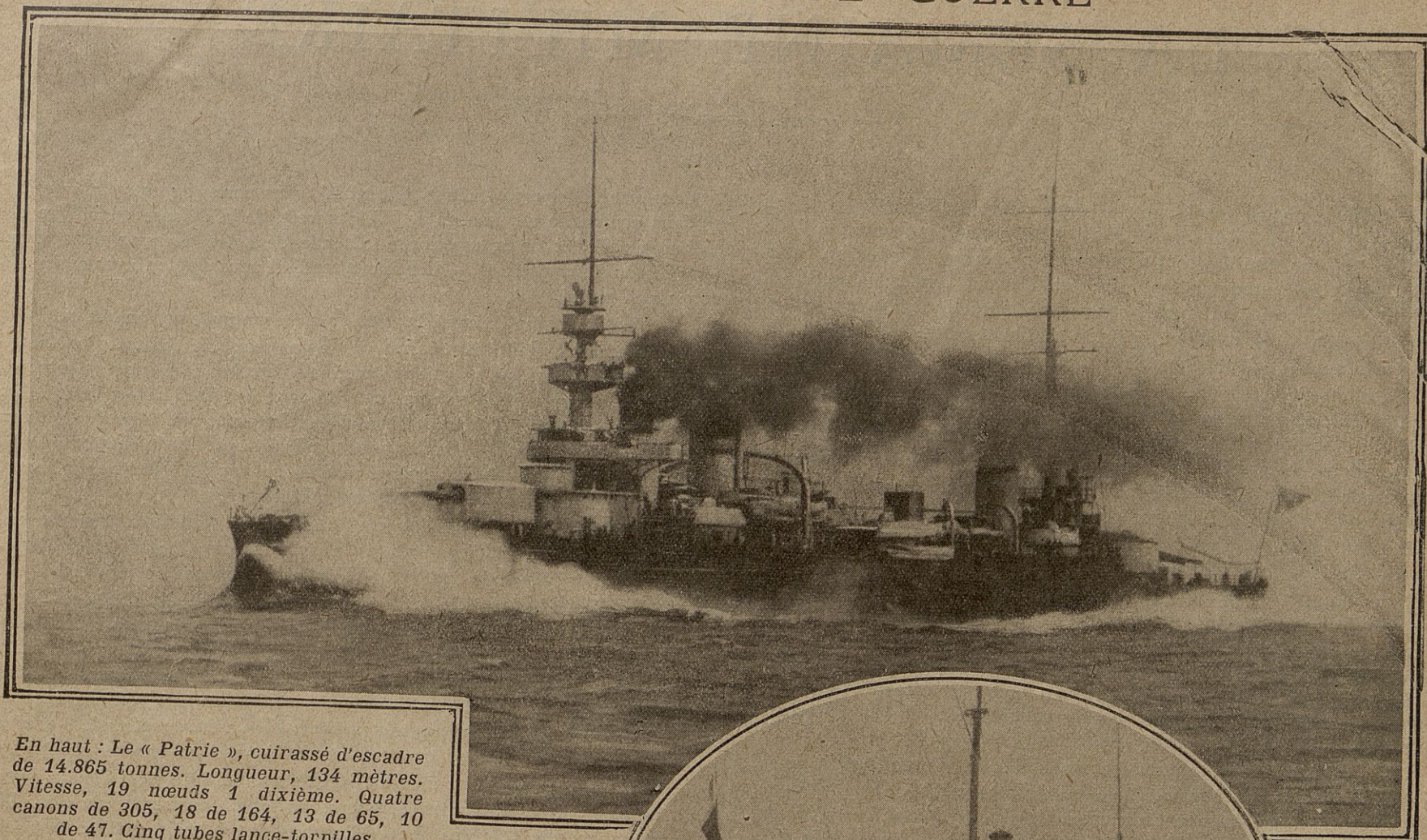


Près de cette ville de Przemyśl (prononcez : Pchmil) que les Russes assiègent et vont prendre, nos alliés ont construit des tranchées aussi pratiques et aussi soignées que les tranchées allemandes.



Dans la même région, les artilleurs de l'armée du grand-duc Nicolas sont fortement établis. Notre cliché en montre quelques-uns qui, installés sur des coffres à munitions, couchés ou agenouillés sur l'herbe, mangent la soupe.

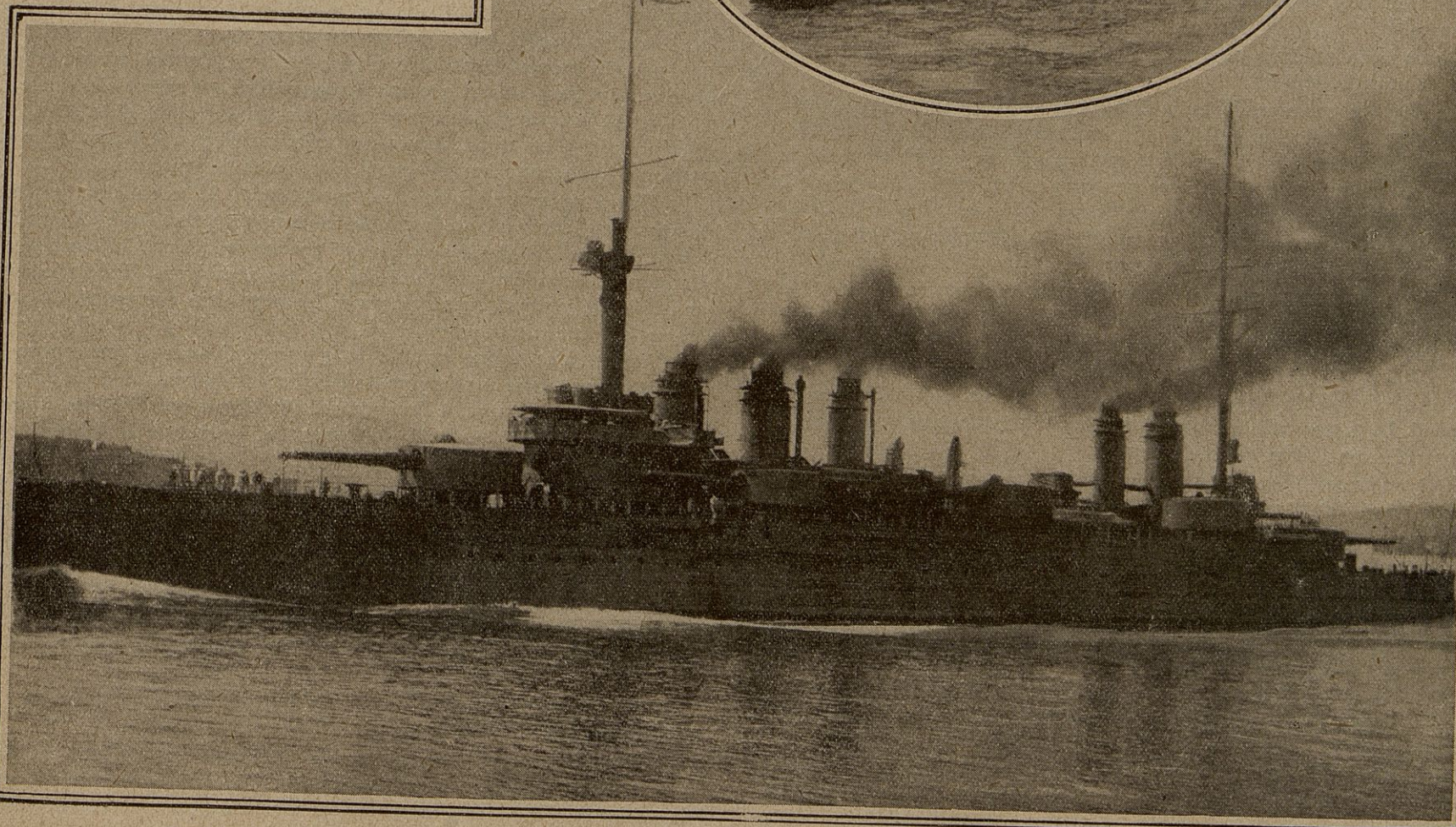
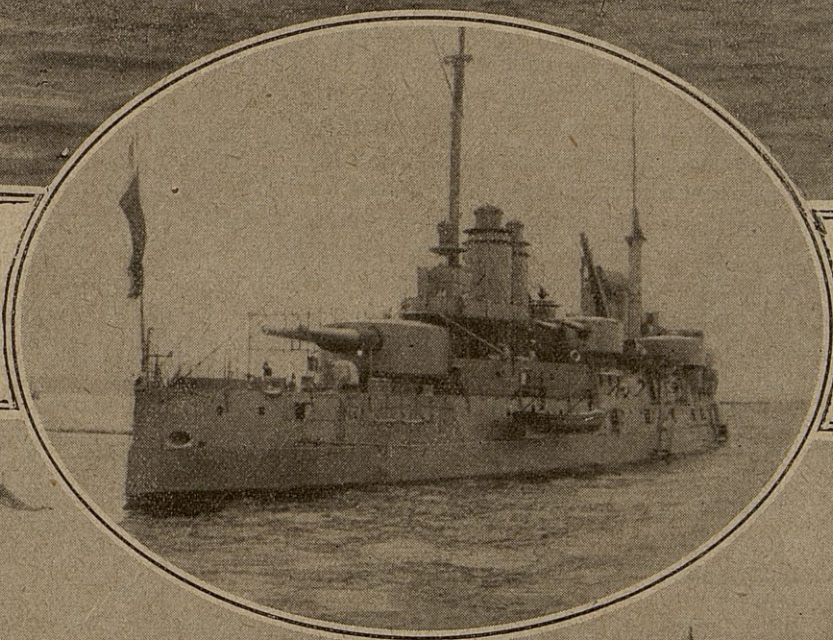
NOS VAISSEAUX DE GUERRE



En haut : Le « Patrie », cuirassé d'escadre de 14.865 tonnes. Longueur, 134 mètres. Vitesse, 19 nœuds 1 dixième. Quatre canons de 305, 18 de 164, 13 de 65, 10 de 47. Cinq tubes lance-torpilles.

Dans le médaillon, le « Danton » et en bas, le « Diderot », deux cuirassés d'escadre plus récents, jaugeant tous les deux 18.000 tonnes. Vitesse, 19 nœuds 25. Artillerie : 4 canons de 305, 12 de 240, 16 de 75, 10 de 47.

Deux tubes lance-torpilles sous-marins. La série des « Patrie » comprend encore deux unités. La série des « Danton » : quatre. Les nouveaux cuirassés de la série « France » sont plus redoutables encore.



Trois cuirassés de notre armée navale dans la Méditerranée : le « Patrie », le « Danton », et le « Diderot ».

LA SEMAINE MILITAIRE



La semaine écoulée a été bonne pour la France et pour ses alliés. De la mer du Nord à Belfort on peut suivre la ligne sinueuse du front : nulle part on ne nous signale un engagement qui laisse un regret. Partout l'ennemi s'est brisé, quand il attaquait, contre une muraille de roc, ou bien il a dû céder sous le poids d'une pression continue. Notre artillerie lourde et notre infanterie se sont imposées à l'adversaire.

La conquête du littoral est demeurée, pour les Allemands, une préoccupation qui semble prédominante. Ils avaient promis aux leurs, pour la Noël, une descente en Angleterre. Ils s'épuisent à maintenir les apparences d'un tel projet. A cet effet, ils ont cette semaine (le 7) à quatre kilomètres à l'ouest de Nieuport, bombardé le village d'Oost-Dunkerke. Ils agissaient de loin, avec des pièces à longue portée. Les alliés, d'ailleurs, n'ont pas tardé à leur répondre. Leur flotte (le 8) a recommencé le bombardement de cette partie de la côte belge qui est occupée par les Allemands.

Au ministère de la marine on dit que si l'ennemi a été contraint de renoncer à la pensée d'un envahissement de l'Angleterre, il redoute, par contre, une descente des alliés sur le littoral belge. Les Allemands ont été gravement émus par le bombardement que les forces navales anglo-françaises ont infligé à Zeebrugge. Ils fortifient toute cette côte à la hâte. Ils y mettent en batterie des canons de gros calibre, tirés de leurs arsenaux maritimes. Cela court d'Ostende à la frontière hollandaise.

Les spécialistes ne se montrent pas inquiets de l'organisation de ces défenses. Ils font valoir qu'une côte très basse, constituée par des dunes sablonneuses, laisse les canons allemands de plain-pied avec l'artillerie des vaisseaux alliés. Cette artillerie est beaucoup plus puissante que la leur. On ajoute que les obus tirés des navires, alors même qu'ils rateraient les pièces et leurs affûts, feront exploser des masses considérables de sable. Les organes de tir et de pointage en seront paralysés.

Pendant ce temps, de l'autre côté du globe, la flotte anglaise, qui guettait son adversaire avec un peu de rage de n'avoir pas, jusqu'ici, réussi à l'attirer au combat, vient de surprendre, au sud des îles Falkland, cinq navires de guerre allemands. Ils étaient occupés à couvrir des convois de charbon et de matières premières que l'Allemagne tire du Chili, pour la fabrication de ses poudres. Quatre de ces navires ont été coulés, l'autre est poursuivi.

D'une façon générale, on a le sentiment que les alliés sont en marche vers le cœur de la Flandre.

Au dire des correspondants anglais, nous serions en progrès au sud et à l'est de Dixmude, sur la ligne qui mène à Gand par Thielt et Deynze. Nous aurions reconquis l'usage de la route pavée qui rejoint Dixmude à Roulers. Nous aurions consolidé ces positions en battant les Allemands à Zonbeke, un peu en arrière de la voie ferrée qui relie Ypres à Roulers. Les journaux hollandais signalent de furieuses attaques autour de ces voies ferrées. Toutes auraient été repoussées.

C'est à cet ensemble de brillants faits d'armes que se rapporte, le samedi 5, l'enlèvement de la bâtisse dite « Maison du passeur », au bord du canal. Les adversaires se la disputaient vivement, depuis plus d'un mois. L'effort fait par l'ennemi pour reprendre cette position a été pour notre artillerie lourde l'occasion d'un succès vif. Elle a écrasé un fortin allemand. Le 7, nous avons continué d'attaquer les tranchées que l'ennemi a conservées sur la rive gauche du canal.

Cependant les Allemands ne pouvaient se résigner à tous ces échecs ; le même jour, ils ont risqué une nouvelle tentative pour franchir l'Yser. A cet effet, ils avaient équipé une demi-douzaine de radeaux armés de mitrailleuses. Chaque radeau transportait une cinquantaine d'hommes. L'ensemble de ce train flottant était remorqué par trois canots automobiles munis de projecteurs. Ces radeaux se sont avancés sur les champs inondés, jusqu'à environ 200 mètres des positions belges. L'artillerie les a empêchés de débarquer et les a traités sévèrement.

Tout cela ne ressemble guère à cette reprise d'offensive annoncée depuis longtemps par les journaux que le kaiser gouverne en Europe. On s'est demandé si la violente attaque que les Allemands ont tentée le 8 contre nos positions de Saint-Eloi, au sud d'Ypres, était l'ouverture de ce mouvement. Il semble que cet effort soit plus isolé. L'ennemi, partout en échec, irrité des progrès sensibles que nous avons réalisés d'autre part, au nord de la Lys, où notre artillerie a, d'un seul bond, enlevé deux lignes

de tranchées (soit 500 mètres de terrain), sans parler de notre installation dans une partie du hameau de Weidendrest, de la défense du village de Langemark, et de la supériorité générale de notre offensive dans toute la région d'Armentières, — l'ennemi a tenté de nous arrêter brutalement. Il n'a pas réussi.

Dans la région d'Arras, la semaine a été marquée par un fait capital :

Vermelles était, depuis près de deux mois, le théâtre d'une lutte acharnée. L'Allemand y avait pris pied le 16 octobre. Du 21 au 25 octobre, il avait réussi à nous rejeter hors de cette localité. Depuis le 25, les opérations de sape et de mine nous avaient ramenés pied à pied jusqu'aux lisières. Le 1^{er} décembre, nous avons enlevé le parc et le château. Le 8, une très brillante attaque nous a rendus maîtres de Vermelles même et du Rutoire. Désormais nous bordons la voie ferrée.

L'avance est assez sensible dans la région de Rouvroie, dans l'arrondissement de Montdidier, près de Parvillers, du Quesnoy-en-Santerre. Une attaque allemande sur Tracy-le-Val a été repoussée avec pertes.

En Champagne, notre artillerie lourde a commencé à s'imposer. Pour n'en point perdre l'habitude, les Allemands se sont vengés, par une reprise de bombardement sur Reims, des échecs qu'ils subissent partout. Le 5, nous avons détruit plusieurs de leurs ouvrages. Le 6, nous avons contre-battu leurs batteries dans d'excellentes conditions. Le 7, l'avantage de notre artillerie était toujours très marqué. Il en a été de même le 8 et le 9, où nous avons dispersé, à coups de canon, des rassemblements ennemis.

Les nouvelles d'Argonne sont excellentes. La lutte y est chaude. Nous y poussons avec activité notre guerre de sape. Plusieurs tranchées allemandes ont été enlevées. Les Allemands, il est vrai, nous en ont fait sauter une à la mine ; mais sur tout le reste du front nous progressons. Dans le bois de la Gruerie (le 4), dans la région sud-est de Varennes (le 6), dans le bois Leprêtre (le 7), au nord de Pont-à-Mousson la lutte est toujours vive. Nous repoussons toutes les contre-attaques. Nous réduisons l'artillerie allemande au silence. Notre infanterie et notre artillerie se donnent merveilleusement la main. Le résultat est une progression lente mais continue.

Pareils échos arrivent de la Woëvre et de Lorraine. Là aussi on enlève des tranchées. Sur les Hauts-de-Meuse, notre artillerie maîtrise l'artillerie ennemie.

Dans les Vosges, nous repoussons des attaques qui se précisent au nord-est de Senones. Dans le reste de ce secteur, l'ennemi n'attaque pas sérieusement les positions que nous avons enlevées la semaine dernière.

En Alsace, nous avons progressé dans la direction d'Altkirch. Le général Joffre a eu la joie de venir procéder, à Thann, à l'installation du premier fonctionnaire français que l'on ait vu en Alsace depuis 1871.

« Voici quarante-quatre ans, a-t-il dit à la population et aux troupes, que j'attends cette heure. Le moment est venu. Un à un tous nos frères de race, les Gaulois de la rive gauche du Rhin, s'affranchissent. Une à une, les vallées orientales des Vosges se libèrent. Bientôt, comme un fruit mûr, le pays entier tombera de lui-même dans nos mains. *Ce n'est plus qu'une question de jours.* »

Presque à la même minute le général Thévenet, gouverneur de Belfort, transmettait aux troupes les félicitations du ministre de la guerre :

« Grâce au courage, à l'endurance, aux efforts persévérants de ceux qui sont sur le front, a dit M. Millerand, le drapeau de la France flotte sur un morceau de notre Alsace dont l'étendue croît chaque jour. »

Ces paroles résument sans doute mieux que l'effort des rencontres d'une semaine heureuse. Telles quelles, elles auront, dans l'âme du soldat, un grand retentissement.

Il est incontestable que la droite des Allemands faiblit sous la poussée sans trêve de notre offensive. On en a la preuve dans ce fait que notre adversaire est en train de fortifier le canal maritime de Gand.

De même, sur l'Yser, harassés par les incessantes attaques des alliés, les Allemands reculent.

Tout cela ne fait pas prévoir, de leur part, l'offensive violente et prochaine qu'ils ont annoncée.

N'oublions pas, toutefois, que les meilleures troupes dont les Allemands disposent sont encore massées à Ypres. Si une attaque en force devait se produire, dans les jours qui viennent, c'est de là sans doute qu'on la verrait sortir.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914

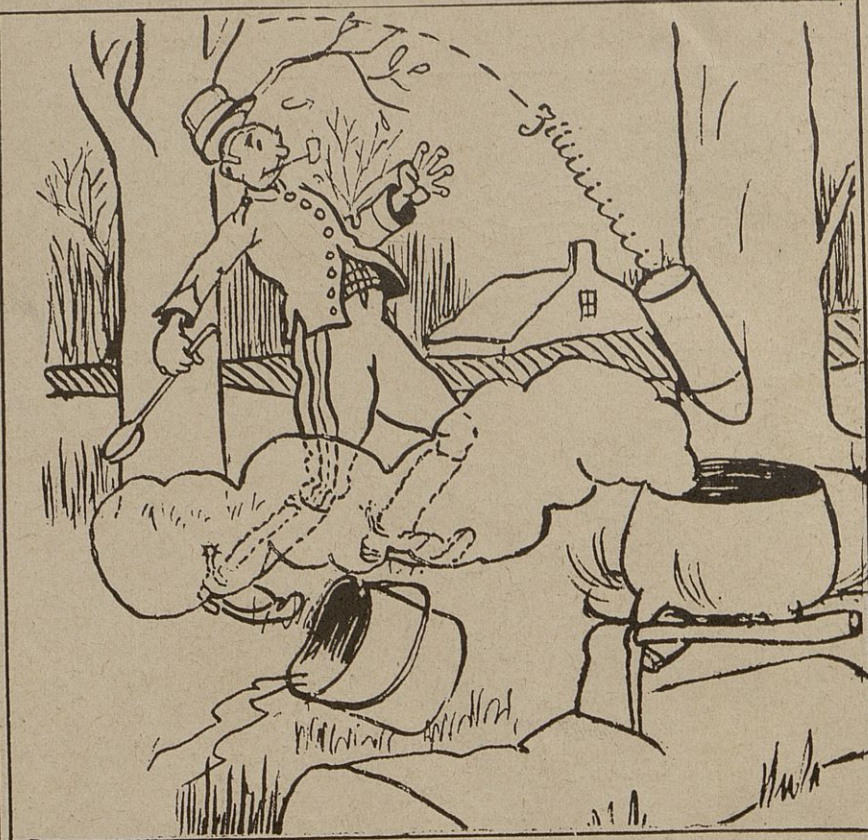


LE FRONT ORIENTAL
Position des armées russes, le 10 décembre

LA GUERRE EN CARICATURES



Le cuisinier de la 3^e préparait tranquillement la soupe du matin...



quand, tout à coup, ziiiiiii, une marmite tomba dans la soupe !



Et comme l'humour ne perd jamais ses droits, il inscrivit immédiatement devant sa cuisine : « Plat du Jour : Petite Marmite, Spécialité de la Maison. »



LA PRIERE DU BOCHE

Seigneur Jésus ! Donnez-nous encore beaucoup de betteraves pour manger avec notre pain noir.

Libraires, Marchands de Journaux, Papetiers,
Commandez les
CARTES POSTALES ILLUSTRÉES SUR LA GUERRE
Édition de luxe "PAYS DE FRANCE" en héliogravure

Pour les commandes de gros, s'adresser au "PAYS DE FRANCE", 5, Faubourg Poissonnière. Paris.
En vente en détail chez tous les libraires, marchands de journaux, etc.